IL FAUT SAVOIR S'AIMER,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR

LOUIS ADAMOLI.



GENÈVE,

IMPRIMERIE DE F. MELLY, RUE DES ORFÈVRES, 177.

1850.



IL FAUT
SAVOIR S'AIMER,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR

LOUIS ADAMOLI.



GENÈVE,

IMPRIMERIE DE F. MELLY, RUE DES ORFÈVRES, 177.

—

1850.

CHER LECTEUR,

Ce n'est point dans l'intention de me mettre au nombre des écrivains dramatiques, que je vous offre ce petit ouvrage, surtout dans une langue étrangère, mais plutôt pour laisser un souvenir à mes amis et me procurer quelque ressource dans l'exil.

Agréez ma reconnaissance.

Luigi ADAMOLI,
Maître de langue italienne,
Rue Berthelier, N° 10, 3me étage.

PERSONNAGES.

Baron Charles Bremont, époux d'
Eloïse.
Frédéric Gluglielmi, jeune secrétaire italien.
La-Croix, vieux docteur de la maison.
Laurette Mongolfier, vieille modiste, mère de
Caroline, amoureuse de Frédéric.
Mignonnet, jeune docteur.
Charlotte, ouvrière chez Mme Laurette.
Pierre, domestique de la maison Bremont.
Plusieurs ouvrières qui ne parlent pas.

La scène se passe à Paris.



IL FAUT SAVOIR S'AIMER,

COMÉDIE EN 3 ACTES.

ACTE PREMIER.

Salon avec une porte au milieu et des portes latérales; Un divan est à la droite de la scène et un bureau à la gauche. Il y aura même une pendule.

SCÈNE Ire

Frédéric se levant du bureau.

Les comptes de ce mois sont aussi achevés.... Monsieur le baron sera content ; il mérite vraiment qu'on le plaigne : si riche, si aimable, il ne jouit pas d'un jour de tranquillité ! C'est la paix du cœur qui lui manque, et sans elle les heures de la vie s'écoulent toujours malheureusement (*en se promenant*). La sensibilité est une des plus belles qualités de l'âme ; mais poussée à l'excès elle nous est souvent dangereuse. Dans une position pareille, il vaudrait mieux recourir à toute la force de la philosophie. J'entends quelqu'un ; peut-être est-ce le baron ?

SCÈNE II.

Le baron et le même.

CHARLES. Les comptes sont-ils finis, les lettres que je vous ai ordonnées sont-elles écrites, monsieur le secrétaire ? (*d'un air préoccupé*).

FRÉDÉRIC. Oui, monsieur le baron, voulez-vous que je les expédie à la poste?

Char. Vous ferez bien. Ajoutez-y encore celle-ci (*il en sort une de sa poche*). Elle me précédera dans un séjour où je serai peut-être plus heureux.

Fréd. Vous voulez partir?

Char. Oui, mon ami, un voyage est nécessaire pour moi; le beau, l'immense Paris n'a plus de charmes pour mon âme; elle est sans cesse déchirée; les richesses que je possède me sont inutiles, ma santé décline de jour en jour, et je recours en vain aux médecins. Il n'y a qu'une seule résolution qui puisse soulager mes peines.

Fréd. Que je prends part à votre douleur, et je serais heureux si je pouvais de quelque manière vous consoler, partager votre chagrin; honorez-moi de votre confidence.

Char. Votre louable conduite dans ma maison et la bonne réputation dont vous jouissez dans la société méritent mon amitié; si mes maux ont des remèdes, vous en jugerez: « Mon épouse est sortie d'une famille illustre, mais son éducation ne fut pas bien dirigée. Son esprit fut exalté par la lecture des romans, et plusieurs circonstances s'y ajoutèrent pour la rendre, *à la vérité,* indigne de l'ardente affection que je ressens pour elle, et je finirai par m'éloigner à jamais. »

Fréd. Quoi donc! Vous manquerait-elle de foi?

Char. Non, sous ce rapport je crois sa conduite irréprochable, mais cela ne sert qu'à me faire doublement regretter son indifférence à mon égard. Elle était encore dans sa première jeunesse lorsque son père la promit au marquis d'Arlincourt dont l'amour tendrement récompensé aurait fait un mariage le mieux assorti, mais une maladie violente l'arracha aux espérances de toute la famille. Eloïse se livra à une juste douleur, qui aurait dû pourtant avoir une fin. La jugeant plus raisonnable qu'elle n'était, et me flattant que mes soins, mon amour la dédommageraient de la perte qu'elle venait de faire, au bout de quelque temps je recherchai et j'obtins sa main. Hélas! je me suis trompé dans mon attente!...

Fréd. Madame la baronne ne vous aime donc pas?

Char. Après deux ans de mariage je me suis enfin malheureusement convaincu que je possède une femme belle comme un ange, qui n'a pas plus d'affection pour moi qu'une statue. Ne suis-je pas à plaindre?

Fréd. Votre récit me fend le cœur. N'y aurait-il donc pas moyen de l'amener à de meilleurs sentiments?

Char. J'en doute: elle passe des journées entières dans la lecture des romans, elle évite ma société, elle refuse

toutes les distractions que je veux lui procurer, me rend ainsi le plus malheureux des hommes ; vous voyez si je le mérite. Loin d'elle je tacherai de faire tarir mes larmes. Vous me suivrez en Italie.

Fréd. Ne vous découragez pas. Il me semble que quelqu'un va vous interrompre.

SCÈNE III.

La-Croix et les mêmes.

La-Croix (*s'arrêtant à la porte du milieu*). Est-il permis?

Char. Entrez, monsieur.

Fréd. (Voilà ce charmant médecin qui va nous faire rire sans que nous en ayons envie.)

La-Cr. (*déposant sa canne et son chapeau*). Baron, bon jour ; je veux croire que je ne vous dérange pas, car sans cela...

Char. Vous êtes bien bon La-Croix, vous êtes toujours le bien-venu.

La-Cr. Merci ; je n'attends jamais que ceux qui désirent mes visites me fassent chercher, et Dieu me préserve que ce soit dans l'intention d'en augmenter le nombre. J'aime guérir à l'ancienne mode sans rien faire dans l'intérêt des apothicaires, ne désirant que de prouver mon affection pour votre maison. Comment vous portez-vous donc, mon cher baron ?

Char. Pas trop bien, et je doute que vous ayez des remèdes pour moi. C'est mon cœur qui souffre.

La-Cr. Cela ne paraît pas vrai ; les maladies du cœur et du foie sont les prédominantes. Ce sont celles qui nous cassent la tête et nous font courir comme des chevreuils. Vous auriez besoin...

Char. De changer d'air, n'est-ce pas ? Vous avez raison.

La-Cr. Si vous pensez faire un tour à la campagne, j'y consens ; je vous tiendrai compagnie même quelques jours.

Char. Mon voyage doit être plus long...

La-Cr. Comment, voudriez vous quitter le grand, le beau Paris, l'Athénée des arts, des plaisirs, des amusements? Où voulez-vous trouver un air plus délicieux que celui des Champs-Elisées, un séjour plus agréable que celui des Batignolles. Vous avez besoin de repos, sinon votre maladie pourrait se changer en un *eurisme* ; je vous détourne tout-à-fait de ce voyage.

Fréd. Monsieur La-Croix, vos observations ne suffisent pas.

La-Cr. Est-ce peut-être madame votre épouse qui vous conseille ce voyage ?

Char. Au contraire, elle restera à Paris.

La-Cr. (Je ne voudrais pas que ce fut un avis du secrétaire). Baron, il me semble qu'il se mêle dans cette résolution quelque chose d'ultra-philosophique. Je désirerais que vous n'écoutassiez pas davantage les conseils des personnes qui savent vous flatter plutôt que celles qui vous aiment sincèrement (*Il regarde le secrétaire d'un air mystérieux*).

Char. Je ne comprends pas ce que vous voulez dire : d'ailleurs je n'ai point de flatteurs autour de moi ; c'est moi qui ai résolu de partir.

Fréd. Je m'aperçois bien, monsieur La-Croix, par votre air mystérieux, que c'est à moi que vous adressez vos malins propos, et vous m'en rendrez raison, j'espère.

Char. Appaisez-vous ; notre médecin n'a pas certainement de mauvaises intentions : c'est le trop de zèle qui le fait parler ainsi. Du reste, ne vous inquiétez pas.

La-Cr. Vous auriez besoin d'entreprendre uue purgation de salspareille, chose très-bonne pour votre sang. Cependant j'ai assez de pénétration pour comprendre que je suis venu déranger votre entretien, *semper sinceritas mate accepta fuit*. Je continuerai mes visites, et j'irai prendre une tasse de café.

Char. Si vous en désirez, je vous en ferai servir immédiatement.

La-Cr. Merci, merci, ces maladies prédominantes m'appellent ailleurs; nous nous verrons plus plus tard (*Il reprend sa canne et son chapeau*).

Char. Vous voulez donc nous quitter de mauvaise humeur. On aime beaucoup votre caractère enjoué, votre zèle, mais vous savez bien qu'on n'a pas toujours envie de rire.

La-Cr. C'est bien pour cela que je vous quitte. Secrétaire vous voila satisfait; baron je vous salue (*et partant faché il dit* : Je veux bien voir la baronne).

SCÈNE IV.

Les mêmes.

Char. Enfin, nous sommes libres. Il arrive bien souvent qu'il faut supporter des discours insipides et étrangers à

nos pensées pour ne pas être taxés d'impolitesse. Songez à expédier vos lettres.

FRÉD. Tout-à-l'heure (*Il appelle à la porte du milieu : Pierre, Pierre*).

SCÈNE V.

Pierre et les mêmes.

PIERRE. Me voilà à vos ordres.

FRÉD. Portez ces lettres à la poste et demandez s'il y en a pour la maison (*Il lui remet les lettres qui se trouvaient sur le bureau*).

PIER Pour vous obéir (*Il part*).

SCÈNE VI.

Les mêmes.

(*Le baron se promène le long du salon d'un air troublé, pendant que Frédéric parle tout seul*).

FRÉD. Il faudra partir! Adieu Caroline pour longtemps, et peut-être pour jamais! Ta mère voudra te sacrifier pour se procurer une parenté dans la haute classe, et moi!..... Le meilleur parti, c'est encore de tout avouer à mon bon maître .... Il faudra prendre du temps..... Ma foi j'ai une bonne pensée (*Il soupire*).

CHAR. (*cessant de se promener*). Frédéric, vous me paraissez bien préoccupé? Regrettez-vous de quitter la capitale? (*en lui souriant*).

FRÉD. J'avoue sincèrement que je n'ai pas le courage de revoir à présent ma malheureuse patrie, en second lieu... j'aime moi aussi à Paris...

CHAR. Rien de surprenant. A présent c'est à votre tour de me confier vos peines (*d'un air doux*).

FRÉD. Vous êtes malheureux, car vous n'êtes pas aimé; et moi, au contraire, puisque étant aimé je ne peux pas posséder celle que j'adore, voilà toute la différence.

CHAR. Quelle est cette fille pour laquelle vous soupirez tant?

FRÉD. C'est une charmante et honnête fille.

CHAR. Est-elle riche, pauvre?

FRÉD. Elle est pauvre, mais elle aime le travail et n'a point d'ambition.

Char. En êtes vous aimé?

Fréd. Autant que je le souhaite.

Char. Il faut donc l'épouser.

Fréd. Je ne désire que cela; mais sa mère est très-orgueilleuse, elle se flatte toujours de marier sa chère Caroline à une personne de la haute classe; en attendant nous sommes malheureux (*il soupire*).

Char. Quelle est sa mère?

Fréd. C'est madame Laurette Mongolfier, modiste, rue des Italiens.

Char. J'irai chez elle; je parlerai moi-même à cette mère orgueilleuse, elle vous donnera la main de sa fille; au moins vous serez content de moi, je vous le promets.

Fréd. Ah! monsieur, c'est trop! vos bontés excèdent mon mérite. Jamais je ne pourrai vous montrer assez de reconnaissance, mon bon maître!

Char. Demain après dîner vos vœux seront exaucés.

Fréd. A quelle heure?

Char. Vers les cinq heures.

Fréd. (pensif). C'est bien, voulez-vous me permettre de jouer un rôle nécessaire, d'ourdir une trame qui, je m'en flatte, aura un bon résultat?

Char. Je ne vous comprends pas.

Fréd. Je vous ferai part de mon projet plus tard.

Char. Et vous espérez?...

Fréd. Beaucoup, rendant jalouse madame Bremont.

Char. Comment?

Fréd. Laissez-moi faire; je n'ai pas encore pensé à tout.

Char. Eh bien! je sors un moment; je connais votre bon cœur, vos talents, je me fie entièrement à vous (*il part*).

Fréd. Me voilà engagé; il faut en sortir avec honneur.

SCÈNE VII.

Frédéric tout seul.

Si mon projet réussit, j'aurai de quoi me vanter. L'entreprise n'est pas facile; mon aimable Caroline, c'est toi qui éclaires mon esprit, qui me donnes de l'audace. Que ne ferais-je pas pour celui qui cherche à nous unir?

SCÈNE VIII.

Fanny sortant de la porte à droite et le même.

Fréd. Bon jour, Fanny (elle vient à propos).

Fanny. Bon jour, monsieur (qu'il est gentil).

Fréd. Comment se porte-t-elle la baronne?

Fan. Pas trop bien; elle est de l'humeur la plus triste. Si vous la voyiez! ses yeux se lèvent de temps en temps vers le ciel, et sa lecture est entrecoupée par des profonds soupirs.

Fréd. Pauvre dame?

Fan. Il me paraît impossible! Si j'avais tous ses bijoux, un si joli époux, et tant d'argent, je saurais bien m'amuser, je voudrais briller partout.

Fréd. Les richesses, ma chère Fanny, ne forment pas le bonheur, mais elles en fournissent les moyens aux cœurs vertueux. Afin qu'une union soit heureuse, il faut s'aimer réciproquement.

Fan. Je le pense bien; l'amour est le premier bonheur de la terre. C'est moi qui aimerais mon mari, si j'en avais un (*d'un air doux*). J'allais presque oublier ma commission. Savez-vous si le baron est revenu?

Fréd. Oui, mais il est sorti de nouveau. Il pense faire un voyage, ce qui me déplait beaucoup.

Fan. Est-il possible?

Fréd. Je vois que les affaires s'embrouillent entre ces deux époux.

Fan. Partiriez-vous aussi?

Fréd. Je ne le voudrais pas!

Fan. Vous regretteriez donc de partir? Pourrait-on en savoir la cause? (*avec hésitation*).

Fréd. Si vous le voulez (elle est curieuse cette fille). Je regretterais ce voyage, car je risquerai de perdre un objet qui m'est bien cher.

Fan. (Ah! voilà qu'il se déclare enfin, courage). Pardonnez, j'aimerais savoir aussi le nom de celle qui vous est si chère (*en s'arrêtant sur ces deux mots*).

Fréd. Vous le saurez quand je serai sûr de mon bonheur, car j'espère bien que vous le partagerez (la voilà satisfaite). Madame la baronne vient à nous (*il aura regardé*), qu'elle est pâle, mélancolique.

Fan. (Quel dommage, j'aurai voulu continuer cet entretien!).

SCÈNE IX.

La baronne Eloïse et les mêmes.

Eloïse (sort un livre à la main). Pourquoi m'avez-vous quittée, Fanny?

Fan. Je suis allée demander si le baron était revenu.

El. Eh bien!

Fan. Il est rentré un instant, puis il est reparti.

El. (Jamais ses sorties n'ont été si fréquentes; c'est lui qui sait passer son temps). Fanny, sortez un instant.

Fan. (*fait une révérence*). Je trouverai bien un moment plus favorable, en attendant la déclaration est faite (*a parte*).

SCÈNE X.

Eloïse et Frédéric.

El. Puis-je compter sur votre attachement à la famille?

Fréd. Madame, vous pouvez être tranquille à cet égard.

El. Voici quelques jours que mon époux pense entreprendre un voyage, je vous prie de me dire tout ce que vous savez de positif afin de savoir à quoi m'en tenir.

Fréd. (Il faut commencer mon rôle). Je voudrais bien jouir tout-à-fait de la confiance de mes maîtres si je pouvais leur être utile, mais malheureusement.

El. Vous n'ignorez pas mes chagrins?

Fréd. Personne ne déplore plus que moi votre position, je vous l'assure; j'ai voulu toujours employer à votre avantage le peu de déférence dont monsieur le baron m'honore. Ce matin même je l'ai dissuadé de ce malheureux voyage en lui montrant le comble de la douleur qui accablerait votre âme. Il me dit tout froidement : « Elle ne « s'occupe pas de moi, nous ne serons jamais heureux » ensemble. »

El. Jamais! (Ah! Arlincourt, c'est toi qui m'aimerais, qui aurais fait mon bonheur).

Fréd. Bien persuadé, madame, que vous méritez tous les égards d'un tendre époux, je me flatte aussi que vous aurez assez de force d'esprit en découvrant même...

El. Mon Dieu!..... en découvrant..... quoi?

Fréd. C'est le désir de prévenir les maux qui vous menacent qui me résout à accuser mon maître.

El. Secrétaire! Vous me faites frémir, mais songez-y bien.....

Fréd. Que vous êtes trahie, madame! que je vous plains.

El. Est-il possible? Expliquez vous.

Fréd. Permettez, Madame (*Il observe les portes, craignant qu'on l'écoute*).

Ah! pardonnez, je vous en prie, si j'augmente vos peines.

El. Je l'exige...

Fréd. Vous aurez remarqué l'inquiétude qui tourmente depuis quelques jours le baron, ses fréquentes sorties....

El. Je sais tout cela, continuez...

Fréd. Qu'il ne rentre à la maison qu'à deux ou trois heures après minuit?

El. C'est vrai.

Fréd. Eh bien! c'est pour courir après une grisette que mon pauvre baron perd son temps, et néglige une épouse si estimable...

El. (*troublée*). Pouvez-vous m'assurer cela sur votre honneur...

Fréd. S'il ne s'agissait que de vous convaincre, je pourrais vous mettre à même de vous persuader par vos propres yeux, mais il est question de soulager vos peines et non pas de les aigrir.

El. Où demeure-t-elle cette malheureuse?

Fréd. Puisque vous me l'ordonnez, c'est une des ouvrières qui travaillent dans le magasin de madame Laurette Mongolfier, rue des Italiens.

El. (La franchise du secrétaire ne me laisse plus douter de la perfidie du baron).

Fréd. Il s'y rend presque tous les jours vers les cinq heures.

El. Mais ce voyage a quel but?

Eréd. Je suppose dans l'intention d'enmener avec lui cette misérable.

El. (Traître infâme!). C'est assez.... Serai-je donc à ce point méprisée.... une prompte séparation est trop nécessaire.

Fréd. Madame, je vous conjure, ne précipitez pas ainsi la chose. Assurez vous mieux; il peut se repentir.

El. Hélas! une fois que le cœur est fourvoyé, il y a tout à craindre! Ma passion pour la solitude, mon amour pour la lecture, un doux souvenir pour celui qui sut m'aimer, voilà mes torts... (*Elle verse des larmes*), voilà les torts qu'un mari ambitieux, exigeant, infidèle me reproche à tout moment. Je suis sacrifiée donc à une petite intrigante!

Moi! ah! c'est trop! (*Elle s'abandonne sur le divan en proie à la plus grande douleur*).

Fréd. (Elle me fait pitié! j'espère cependant que la leçon aura une bonne issue). *Il s'approche de la baronne lorsque entre M. La-Croix.*

SCÈNE XI.

La-Croix et les mêmes.

La-Cr. Mon Dieu que vois-je? (*Il s'arrête sur la porte du milieu*). La baronne évanouie!... (*Il la regarde attentivement*). Ma foi, elle est mal, elle se trouve dans l'orgasme le plus terrible du système nerveux; il faut de l'eau matricaire. Comment va cette affaire, mon cher secrétaire? (*Il le regarde malicieusement*).

Fréd. Il n'y a d'autres éclaircissements à vous donner que madame a été saisie par un de ses évanouissements accoutumés; il vaut mieux que vous pensiez à la secourir.

La-Cr. C'est un cas pitoyable, je vous en réponds, et avant tout, je désire en savoir mieux la cause (*avec ironie*).

Fréd. Je sais bien que vous essayez tous les moyens pour rendre ma conduite suspecte au baron, mais je vous préviens que vous n'y réussirez pas (*indigné*).

La-Cr. Votre colère est injuste.

Fréd. On trouvera le moyen de se passer de vos visites.

La-Cr. Ih! Ih! Vous avez bien du pouvoir dans cette famille (*Pendant cette scène le docteur regardera toujours la baronne*).

Fréd. J'ai le pouvoir de vous dire en attendant qu'il faut s'occuper de madame, et non pas des affaires qui ne vous regardent pas.

La-Cr. Sur cela nous verrons... Madame, madame, prenez du courage (*Il va au bureau écrire l'ordonnance, lorsque Eloïse dit* : Pourquoi la mort ne vient-elle me délivrer de tant de peines?).

La-Cr. (*Ayant écrit l'ordonnance, revient a madame lorsqu'elle prononce les mots ci-dessus*). Comment, madame, vous invoquez la mort en présence de son ennemi? Il ne faut pas se livrer si facilement au désespoir.

El. Mon cœur est extrêmement désolé,..

La-Cr. Vous, madame, souffrez aussi la maladie de cœur; elle est, en vérité, contagieuse. Je me réjouis cependant qu'après ma visite vous êtes mieux (*On entend du bruit*). Il paraît que votre époux est de retour; en ce cas,

il n'y aurait pas une meilleure médecine pour cette sorte de maladie.

El. Le baron? (*Elle se lève et fait mine de s'en aller dans sa chambre*).

SCÈNE XII.

Charles et les mêmes.

Char. (*sur la porte*). Arrêtez-vous, madame, je vous en prie (*il s'avance peu à peu vers la scène*). Si j'avais pensé que ma présence vous dérangeât autant, je me serais dispensé de venir dîner aujourd'hui à la maison. Secrétaire, ayez la bonté de vous retirer, et vous aussi, mon brave docteur.

Fréd. (*à l'oreille du baron :* Tout est bien disposé, courage).

La-Cr. Donc, je prendrai congé. Est-il possible? je ne peux jamais rester tant que je veux. Baron, madame, secrétaire, au revoir.

Char. Pardonnez, La-Croix, j'ai des affaires d'importance à communiquer à mon épouse avant mon départ; nous nous reverrons.

La-Cr. Au revoir donc (*il part, en prisant, d'un air affligé, le secrétaire aussi*).

SCÈNE XIII.

Eloïse sera toujours assise sur le divan, ne regardant pas le baron, pendant que le même, d'un air sombre, lui adresse ces mots, tout-à-fait écarté d'elle :

Char. Madame, il est temps de se décider... Nous sommes trop malheureux ensemble; séparés l'un de l'autre, peut-être nos jours s'écouleront avec moins d'amertume. Il faut que chacun pense à sa tranquillité, à son intérêt, c'est nécessaire. Je partirai sous peu de jours pour l'Italie, et vous resterez ou irez où bon vous semble.

El. (*en se tournant*). C'est avec un pareil calme d'esprit que vous m'annoncez votre départ, que vous allez quitter une épouse?

Char. Accusez-en votre caractère, votre ingratitude pour les soins d'un homme qui vous chérissait au dessus de tout ce qu'il aimait au monde. Vous auriez pu me rendre le plus heureux des mortels, vous n'avez au contraire jamais répondu à mon amour; maintenant c'est assez; séparés,

nous penserons mieux à nos fautes, nous deviendrons peut-être plus vertueux.

El. (*en se levant*). Vous allez donc augmenter mes peines par de nouveaux raisonnements, par d'autres sarcasmes. Vous désirez me voir réduite au désespoir; est-ce là cet amour que vous me vantiez à chaque instant?

Char. J'ai été trompé, Eloïse!.. Vous m'avez épousé pour obéir à vos parents, et non pas à votre cœur. Votre éducation a été dès l'enfance trop romanesque ; c'est elle, par ses principes exaltés, qui est l'ennemie de notre bonheur; aux pieds des autels vous avez consacré votre cœur au souvenir de l'homme que vous avez perdu; votre tristesse continuelle laisse croire au monde que je vous rends malheureuse ou que vous cachez une passion inique.

El. Charles! c'est trop! vous osez...

Char. Oui Eloïse, votre conduite me déshonore sous tous les rapports.

El. Pour avoir le droit de m'injurier de telle manière, il faudrait du moins avoir la conscience pure (*ironiquement*).

Char. Qu'entendez-vous par cela?

El. Quel est le but de votre voyage? Etes-vous toujours vertueux? (*mystérieusement*). Le quel des deux est le plus coupable?

Char. (La jalousie travaille, c'est bien.) Vous avez donc, à ce que je vois, pris le parti de vous défendre.

El. C'est le meilleur.

Char. (Il faut absolument paraître un traître.)

El. Depuis quelques jours votre conduite est assez suspecte (*très-ironiquement*).

Char. Vous vous trompez.

El. Où est-elle cette vertu qui vous donne le droit de me tourmenter à chaque heure du jour?

Char. (Les affaires vont bon train). Ce n'est plus le temps des justifications. C'est trop tard, d'ailleurs (*En affectant beaucoup d'embarras*).

El. Votre trouble vous trahit, votre voyage prouve votre infidélité.

Char. Madame!..

El. C'est de cette sorte que vous m'aimez, que vous me respectez! Vous êtes le tyran de mes jours.

Char. Mon cœur est innocent.

El. Vous mentez, vous êtes infidèle

Char. Si je l'étais même, ce serait votre faute.

El. Peut-on être plus perfide?

Char. (*d'un ton résolu*) Jusqu'à demain je crois que vous

aurez le temps de décider sur le choix de votre demeure, ensuite qui aura moins de remords vivra plus tranquillement.

El. Baron, demain je vous informerai de mes résolutions. Il est possible qu'un jour vous regrettiez cette épouse que vous accusez d'être la cause de toutes vos peines... ou plutôt de toutes vos perfidies..... mais en vain il n'en sera plus temps (*mystérieusement. Elle part*).

SCÈNE XIV.

Le baron se promenant un peu plus gai.

Elle commence à devenir jalouse. C'est beaucoup. Voilà comment le mensonge est plus vite cru que la vérité. Le plan de mon secrétaire n'est pas mauvais. Frédéric ! Frédéric ! (*à haute voix*).

SCÈNE XV.

Frédéric et le même.

Fréd. (*sortant de la porte du milieu*). J'allais précipitemment vous chercher; avez-vous parlé à la baronne?

Char. Oui, vous avez joué votre rôle à merveille.

Fréd. Il m'a fallu du courage, car il n'était pas agréable.

Char. Poursuivez votre entreprise, ma reconnaissance sera sans bornes. Je soupire après la journée de demain. Elle sera importante. Pierre n'a-t-il pas rapporté des lettres?

Fréd. Il n'y en avait pas pour vous.

Char. Ordonnez que l'équipage soit prêt après le diné. Nous ferons un tour au bois de Boulogne. Eloïse, j'en suis sûr, ne nous tiendra pas compagnie. Nous causerons, du reste, avez-vous entendu?

Fréd. Ce sera tout à votre souhait.

SCÈNE XVI.

Frédéric seul.

Le baron est déjà content que son épouse commence à éprouver les tourments de la jalousie. Elle est jalouse, il n'y a plus de doutes; elle l'aime plus que nous ne le croyons, courage donc ! Caroline, mon trésor inestimable, tu as fait de ma pauvre tête un vésuve de projets ! (*Il part*).

FIN DE L'ACTE PREMIER.

ACTE SECOND.

Chambre modeste avec des portes latérales et une au milieu. Il s'y trouve des petites tables couvertes de bonnets et de petits chapeaux, près des quelles sont assises plusieurs ouvrières; à droite de la scène est une fenêtre; sur les murs des tableaux représentant des portraits. enfumés.

SCÈNE 1re

Caroline et Charlotte travaillant près d'une petite table.

Car. Qu'il serait beau de travailler comme amusement, alors l'esprit tranquille et content produirait des ouvrages meilleurs et dignes d'admiration.

Charl. Cette coiffure me paraît devoir plaire infiniment à la comtesse Dufier.

Carol. Non pas tant que vous l'espérez, il est assez difficile de la contenter.

Charl. Voyez comme ces rubans roses assortissent bien avec cette broderie.

Car. Cela est vrai; ces couleurs se nuancent parfaitement. Mais que ma mère tarde à rentrer! il me semble impossible qu'elle m'ait épargné si longtemps ses remontrances; elle m'aime outre mesure, mais avec son caractère orgueilleux elle me fait passer de bien ennuyeuses journées. Ah! (elle soupire.)

Charl. Voulez-vous parier que je devine celui pour lequel vous soupirez.

Car. Ce n'est pas difficile..., pour mon cher Italien, pour mon brave Frédéric, avec lequel je ne puis parler que de la fenêtre, n'est-ce pas un malheur?

Charl. C'est vraiment un beau jeune homme, il a de belles moustaches, sa démarche est noble, mais quelle est sa profession?

Car. Il est secrétaire dans la famille Bremont, depuis deux ans qu'il a dû quitter sa belle patrie.

Charl. Il me fait l'effet d'être un très-bon jeune homme.

Car. Très-bon; attendez que je regarde s'il passe sous le balcon, il ne manque jamais de le faire quand il en a le temps, (elle va vers la fenêtre, et recule épouvantée). Voici ma mère, j'espère qu'elle ne m'a pas vue, elle sera satisfaite de ce que nous avons porté l'ouvrage avant.

Charl. Tout-à-l'heure nous allons entendre des nouveautés.

SCÈNE II.

Laurette Mongolfier avec une jeune fille qui porte une grande boîte de modiste: et les mêmes.

Laur. Mes chères demoiselles, comment va l'ouvrage? Je le crois peu avancé.

Car. Nous avons toujours travaillé avec zèle.

Charl. Et avec tout le bon goût possible.

Laur. N'avez-vous perdu aucun moment en discours inutiles, ou à la fenêtre en contemplations terrestres plutôt que célestes?

Charl. Pardonnez, madame, mais nous n'étudions pas l'astronomie.

Laur. Eh! je parle d'histoire naturelle. Caroline, une chaise.

Car. (*lui donne une chaise*). Vous me paraissez bien fatiguée ma mère.

Laur. Assez ma fille, j'ai visité au moins la moitié de nos pratiques; dans les maisons où j'ai fait antichambre, j'ai été mal reçue ou pas du tout, le jour n'étant pas de réception.

Car. Ce sont les ennuis inhérents à notre métier.

Laur. Qui aurait jamais prédit que madame Laurette Mongolfier, femme d'un des directeurs des postes de Paris, serait réduite à vivre de son bon goût en habillant les autres dames. Voilà les avantages des révolutions! Moi qui qui était la reine des Boulevards! Cette idée me trouble l'esprit, me dérange tout-à-fait l'estomac, me serre le cœur. Caroline, préparez moi une tasse de chocolat; quand je serai un peu remise, nous parlerons d'une affaire importante.

Car. De suite (Ce sera comme à l'ordinaire; quelque proposition de mariage en l'air).

SCÈNE III.

Laurette et les mêmes.

Toujours assise. Ma fille fera ce que je veux ; elle épousera le riche docteur Mignonnet. Je me flatte bien que cette fois elle ne laissera pas échapper un aussi bon parti recommandé par l'excellent docteur La-Croix, ami de feu mon mari le directeur, qui m'en a donné de très-bonnes informations ; cette affaire ne peut pas manquer de réussir.

SCÈNE IV.

Caroline avec le chocolat, et les mêmes.

CAR. Voici, ma mère.

LAUR. Si vite.

CAR. Il était déjà sur le feu, sachant que vous ne tarderiez pas à rentrer.

LAUR. Bien, Caroline (*buvant*), le chocolat est le vrai soulagement de l'estomac des dames, l'unique et le plus sûr préservatif contre les langueurs ; pourquoi n'en avez-vous pas fait pour vous ?

CAR. Je n'ai aucune envie de manger ou de boire, j'ai plutôt celle de savoir ce que vous avez à me dire.

LAUR. Charlotte, le bonnet de la comtesse Dufier est-il terminé ?

CHARL. Il est presque fini ; il n'y manque plus que la garniture.

LAUR. Et le chapeau de madame Burron.

CHARL. Ce soir il sera terminé aussi.

LAUR. Il suffit que tout cela soit achevé demain soir. Pour aujourd'hui c'est assez, retournez maintenant chez vous, mais venez demain matin de bonne heure.

CAR. Il est quatre heures et demie seulement, et vous les congédiez déjà !

LAUR. *à Caroline à voix basse.* (Nous aurons à parler d'une affaire qui vous regarde, à recevoir une visite importante, et je ne tiens pas à ce que ces tapettes sachent nos intérêts, et aillent les colporter dans la ville). Allez donc.

CHARL. Nous sommes vos humbles servantes, madame.

LAUR. Au revoir, mes amies (*Les ouvrières partent après avoir fait une révérence*).

SCÈNE V

Laurette et Caroline.

Laur. Je vous ai dit plus d'une fois que vous devez penser à vous marier d'une manière qui fasse honneur à notre famille. Comme vous avez toujours été une fille bonne et obéissante, je me flatte que vous suivrez mes conseils, et que vous ne refuserez pas l'heureux sort qu'on vous présente aujourd'hui. -

Car. Quel heureux sort?

Lar. Celui d'épouser un brave jeune homme, riche et savant, qui vous aime éperdûment, et qui ne demande aucune dot.

Car. (Je m'y attendais). Comment est-il possible qu'il m'aime éperdûment si je ne l'ai jamais vu?

Laur. Si vous ne l'avez jamais vu, c'est lui qui vous a vue, et assez pour devenir amoureux; il s'est informé de vous; il est certain de votre honnêteté, de votre naissance honorable, et sans faire tant d'embarras, il m'a fait prier par le cher docteur La-Croix de lui permettre de venir vous faire une demande formelle de votre main; et ainsi, si vous voulez savoir tout, je l'attends à présent.

Car. Ma mère, je suis persuadée que cela ne réussira pas; ce monsieur est un de ces personnages avec lesquels je me suis toujours mariée dans le monde de la lune, et ensuite je ne pense pas épouser d'autre homme que celui qui plaira à mon cœur.

Laur. Quel langage, mademoiselle? Vous ne pensez avoir d'autre époux que celui que vous désignera votre cœur! Est-ce ainsi qu'on me répond? Si vous ne vous décidez pas à m'obéir, je vous fais enfermer dans un cloître.

Car. Soyez persuadée ma mère que votre prétention de de me faire épouser une personne de distinction est tout-à-fait déplacée; vos menaces continuelles, vos idées, au lieu de provoquer mon bonheur, lui sont des obstacles.

Laur. Votre raisonnement me fait supposer que votre cœur n'est plus libre.

Car. Pour vous parler sincèrement....

Laur. Parlez.

Car. Eh bien! j'aime...

Laur. Quoi? malheureuse! sans ma permission! La bile me suffoque; quelque pauvre gueux, n'est-ce pas? Quel est-il? parle,

Car. (courage). Le jeune homme le plus aimable, le mieux élevé, le plus honnête : le secrétaire de la famille Bremont (Voilà le mot lâché).

Laur. La belle fortune ! Un misérable scribe qui n'arrivera jamais à payer avec ses appointements la moitié de ses dettes au bout du mois ; enfin vous devez épouser un homme du pays, et non un étranger. Généralement celui qui court le monde cherche à tromper; celui qui a perdu le crédit dans sa patrie le cherche ailleurs.

Car. Il me veut épouser et non pas me tromper.

Laur. Assez. Vos bêtises ne me vont nullement; j'ai donné ma parole, et vous parlerez à monsieur Mignonnet.

Car. Je me fatiguerai peu à lui parler en le persuadant de me laisser en repos ; je n'épouse que Frédéric.

Laur. Mais s'il n'a pas un sou ?

Car. Et moi, je n'ai pas un centime de dot.

Laur. Ainsi, vous crèveriez de faim après vingt-quatre heures de mariage.

Car. Pourquoi ? Ne suis-je pas moi, habile à travailler, et lui ne l'est-il pas à écrire et à faire des calculs ? Eh bien ! puisqu'il m'aime tant, il calculera assez pour trouver la manière de vivre heureux ensemble.

Laur. Finissons.

Car. (*s'essuie les yeux*). Pauvre jeune homme, au milieu de l'hiver passé, lorsqu'il faisait un froid à geler les thermomètres mêmes, il se tenait une ou deux heures en sentinelle pendant la nuit à attendre mon salut et quelque petit billet que je lui donnais du balcon avec une ficelle. Où trouver une âme plus généreuse, plus patiente?

Laur. Et vous n'avez pas honte de me raconter de telles vilenies. Je ne sais plus dans quel monde je suis; si les choses sont ainsi, il faut avouer que dans ces temps de progrès les jeunes filles sont plus rusées que leurs mères avant d'avoir mis le corset, et que les jeunes garçons commencent à faire l'amour avant d'aller à l'école. De mon temps, il n'en était pas de la sorte ; j'ai épousé mon directeur que je ne savais pas ce que voulait dire le mot *amour*.

Car. Admettons (ce qui ne sera pas) que je me résolve à épouser ce prétendant, votre protégé ; savez-vous si ses parents en seront satisfaits ?

Laur. Ils devront bien être contents que leur fils épouse une Mongolfier dont le bisaïeul a fondé un célèbre établissement de bienfaisance à Cambray et dont la grand'-mère écrivit de fameux romans (*On entend du bruit*). Caroline, voyez un peu qui vient (*Caroline regarde de la prte*).

CAR. C'est le docteur La-Croix.

LAUR. Que j'en suis aise, ce digne homme ! (*Elle va au devant de lui*).

SCÈNE VI.

La-Croix et les mêmes.

LA-CR. Madame, mademoiselle, comment vous portez-vous ?

LAUR. Bien, merci cher docteur.

CAR. (*lui donne une chaise*). Je suis votre servante. (*Laurette s'assied et Caroline se met à travailler.*)

LA-CR. Bien obligé. Le croirez-vous, malgré ma profession je voudrais que tous se portassent bien; alors je ne courrais pas le risque que l'on médît de moi : on ne dirait pas dans le méchant monde, tel malheureux, telle malheureuse a fait le passage de cette vie à l'autre par la faute de ce mauvais médecin. Je puis vous assurer que je connais la meilleure méthode de guérison pour les maladies dangereuses, mais si j'étais certain de les guérir toutes, alors je ne serais pas assez fou pour mourir quand il le faudra, malgré ma plus grande antipathie (*riant*).

LAUR. Notre docteur est toujours gai.

CAR. Toujours de la même humeur.

LA-CR. J'ai raison de l'être, puisque dans tout ce mois je n'ai à me reprocher qu'une seule faute ; j'ai traité une phtisie pulmonaire pour une gastrique nerveuse. Dans de certains corps, voyez-vous, les maladies offrent des symptômes différents qui, au moment de leurs crises, trompent les médecins les plus expérimentés. La chirurgie du moins opère sur ce qu'elle voit, mais la médecine a besoin de deviner souvent ce qui se passe dans l'intérieur du corps, et alors la chose devient plus difficile. Vous ne souffrez plus de vos anciennes convulsions.

LAUR. Voici deux mois, grâce à Dieu, qu'elles me laissent en paix.

LA-CR. C'est le quina qui a produit l'effet désiré.

LAUR. Caroline, préparez du café à monsieur le docteur.

CAR. Avec grand plaisir (*Elle sort en disant :* Le vieux docteur précède le jeune, attention).

SCÈNE VII.

La-Croix et Laurette.

La-Cr. Vous voulez toujours vous déranger, mais le café est une chose que je ne refuse jamais ; le croyez-vous, avec le café, d'après la méthode adoptée par plusieurs médecins anglais, des paralitiques jugés incurables se sont guéris ; il prévient l'enbompoint, favorise la formation du chyie, aide le pylore dans la digestion, et ralentit merveilleusement le trop de force des nerfs, cause première de tant de maladies.

Laur. Cette louange est magnifique !

La-Cr. Avez-vous prévenu Caroline de sa bonne fortune?

Laur. Oui, mais il y a quelques obstacles; elle est devenue amoureuse d'un certain secrétaire de la famille Bremont, et je n'ai su cette affaire qu'aujourd'hui.

La-Cr. Le secrétaire de la famille Bremont ! (et moi qui le croyais amoureux de la baronne). Qu'en pensez-vous ?

Laur. Que mon autorité la réduira à son devoir.

La-Cr. (Dans quel labyrinthe je me suis engagé sans le savoir !).

Laur. (*voyant la confusion du docteur*). Vous me paraissez inquiet.

La-Cr. (*se remettant*). Je pense que l'affaire va mal si Caroline a déjà le cœur prévenu.

Laur. Elle devra suivre ma volonté, je vous le répète, mais les parents du petit docteur seront-ils contents?

La-Cr. Il n'a que son père qui le satisfait en toute chose, et sans cela je ne vous l'aurais pas proposé. Je l'ai entendu lui dire plusieurs fois : « Si tu trouves une fille honnête « qui t'aime, épouse la ; ne fais pas comme moi qui, pour « prendre une femme riche, ai pris un vrai démon incarné. »

Laur. Cette explication me tranquillise.

La-Cr. Monsieur Mignonnet ne devrait pas tarder beaucoup; quel brave jeune homne, il vous ensorcèle par ses discours, et puis il est si riche, il a étudié tant d'années !

SCÈNE VIII.

Caroline avec le café et les mêmes.

Car. Voici le café, monsieur le docteur.

La-Cr. Bien, charmante Caroline (*il boit*); il est très-bon. Quand pensez vous vous établir.

Car. On a le temps; pour le moment je n'y pense pas.

La-Cr. (*contrefaisant la voix*). Vous autres, jeunes filles, dites toujours : « j'ai le temps, je n'y pense pas, » et vous soupirez après le mariage comme mes malades après leur guérison.

Car. Je n'ai pas de dot, et.....

La-Cr. Si vous n'avez pas de dot, vous êtes belle, vous avez des excellentes qualités qui peuvent exciter l'admiration d'un honnête et galant homme; si j'étais un docteur jeune, riche, j'aurais bien de quoi vous parler (*on entend un bruit de fouet*). Voici mon ami (*à madame Laurette*). (Me voilà bien avec le secrétaire s'il le savait).

SCÈNE IX.

M. Mignonnet et les mêmes.

Caroline continue à travailler les yeux baissés après avoir fait une froide révérence. Laurette lui fait signe plusieurs fois de bien accueillir le petit docteur; dans toute cette scène le docteur La-Croix sera pensif.

Mignonnet. Madame, mademoiselle, La-Croix, je vous souhaite le bon soir.

Laur. Je vous remercie, monsieur.

La-Cr. Nous vous attendions.

Mig. Pardonnez-moi je vous ai fait attendre, ce n'est pas de ma faute, ce magasin Duprès est toujours si encombré d'acheteurs que quand on y va faire quelque emplette on a pour le moins une heure à attendre avant d'être servi. Il est vrai qu'il est magnifiquement assorti et qu'il s'y trouve toujours une compagnie de dames charmantes, mais qui quelquefois embarassent celui qui a des affaires pressantes, *je pense*. J'espère que mademoiselle Mongolfier et sa très-aimable fille voudront bien me pardonner ce retard involontaire.

Laur. Vous êtes toujours le bien-venu chez moi, monsieur Mignonnet (Quelle grâce dans son langage!).

Car. (Quel original!)

La-Cr. Ce n'est pas pour le vanter, mais il surpasse tous les jeunes gens de Paris pour le bon goût, l'esprit, la générosité; il vient de sortir de l'université, et déjà ses connaissances le mettent à même d'occuper dans la société la place la plus importante.

Mig. Mon ami, vos louanges me confondent.

Laur. Je suis persuadée de la vérité des paroles du docteur.

Car. (Je n'en crois pas un mot).

Mig. J'avoue qu'à l'Université où j'étudiai tant d'années avec un zèle inébranlable, des piéges terribles me furent tendus pour me détourner du droit chemin de la vertu, mais en vain ; je n'ai pas voulu trahir l'attente de ma chère patrie, de mes bons parens, ni interrompre ma future carrière. J'ai vu le beau, saus m'en laisser éblouir; je ne pensai à tromper personne , afin de n'avoir pas de remords, mais je n'ai pas permis non plus de me rire au nez. Réfléchissant continuellement ce qui arrivait aux autres, je devins habile à me diriger tout en ayant pitié de mes camarades, victimes du jeu , de la séduction et des plaisirs auxquels ils se livraient. Me trouvant encore sage au milieu des dangers, j'éprouvai la plus vive satisfaction; sauf amour-propre, personne ne peut se distinguer dans la société où il ne faut pas se contenter de faire nombre, *je pense.* Ne croyez pas pourtant que je sois ennemi enragé de Vénus; celui qui n'aime pas est un stupide, *je pense.* Dès que je vis Caroline pour la première fois à l'Opéra italien, mon cœur ne jouit plus de l'ancienne paix ; je l'ai trouvée si belle que je sentis le vrai besoin d'aimer. Depuis cette soirée je me suis persuadé que je ne pouvais plus vivre sans elle; en peu de mots, madame, je vous la demande en mariage sans qu'on me parle de dot, *je pense.*

Laur. Votre désintéressement prouvre la noblesse de votre cœur (*elle a continué à faire des signes à Caroline, et surtout à ces derniers mots*).

Car. (C'est un fou à lier).

Laur. Ce n'est pas le moment de travailler , venez à vers nous.

Car. J'aimerais terminer cet ouvrage.

Laur. *à Caroline.* (Ne me faites pas rougir pour vous). Elle est si timide, messieurs...

La-Cr. Socrate disait que la rougeur était la couleur de la vertu.

Mig. Mais la couleur de la vertu, mon ami, ne suffit pas pour un honnête homme. Il me paraît que la charmante Caroline n'est pas trop contente de mes propositions.

Laur. Elle est confuse de tant de générosité...

Mig. C'est possible, mais je dirais plutôt que son cœur n'est pas disposé pour moi; la proposition d'un mariage doit égayer et non rendre muette une jeune fille, je pense, n'est-ce pas vrai ?

Car. Monsieur.....

La-Cr. C'est à vous à parler, à décider (Pour mon bonheur, elle est fidèle au secrétaire).

Laur. *à Caroline* (Malheur à vous si vous ne m'obéissez pas. Avez-vous perdu la langue?).

Car. *à sa mère* (Si je parlais à Frédéric j'en aurais assez).

Mig. Peut-on du moins avoir le bonheur de savoir laconiquement si vous me voulez, oui ou non? Quelle est votre réponse ?

Car. (courage). Certainement votre désintéressement, la recommandation de M. La-Croix, l'avantageuse position que vous venez de me faire, méritent tous les égards, la meilleure dame de Paris... moi...

Laur. (Caroline !).

Mig. J'attends en bon philosophe les effets de votre sincérité.

Car. Mais mon cœur n'est plus libre (*elle respire*).

Laur. Ma fille devra m'obéir.

La-Cr. Cette fois Esculape a été refusé par Vénus avec toutes les formalités possibles (Le secrétaire est sauvé).

Mig. J'avais déjà compris que j'étais arrivé trop tard; en amour on joue comme à la course, je pense. Les premiers qui arrivent remportent les prix, et les autres qui viennent après voudraient tout de même en partager.

Laur. Messieurs, je vous présente mille excuses, j'avais cru que ma fille était toujours obéissante.

Mig. Ici, il ne s'agit pas d'obéir, mais de donner son cœur ; il faut en attendant de la philosophie, et je n'en manque pas. Elle a aimé un autre pendant que j'étais à l'université, elle a bien fait ; pour donner des conseils dans la vieillesse il faut avoir fait l'amour dans son jeune âge. J'ensevelirai ce refus imprévu au nombre des victoires remportées sans avoir jamais accordé la plus petite prédilection. L'ami La-Croix, cependant, pouvait mieux s'informer avant de m'exposer à un affront.

La-Cr. Pardonnez, mais je ne suis pas le conseiller de Caroline.

Laur. Caroline, un couvent vous attend. Vous apprendrez ainsi à être soumise à ceux qui veulent faire votre bonheur.

Car. (Un couvent ! ce n'est pas Frédéric !)

Mig. Madame, prenez patience ; de même que je la cède à mon rival, abandonnez-la aussi aux inclinations de son cœur. C'est irriter les passions que d'en vouloir détourner les penchants ; s'opposer aux désirs de ses enfants s'est

s'attirer leurs malédictions dans les revers qui peuven en résulter. Il faut que la volonté agisse à son gré ; les choses naturelles sont celles qui ont le plus de mérite, et les conseils sans argent valent peu à nos jours, je pense. Moi... voyez, j'ai un père chéri, qui me laisse faire tout ce que je veux, eh bien ! je déteste le jeu et je suis indifférent pour les sociétés ; je fréquente les théâtres seulement pour m'instruire ; je profite des modes pour dépenser l'argent que les ouvriers doivent absolument gagner ; et dans les bals je trouve la meilleure école du monde. Cependant après tout cela, je pense, l'homme le plus vertueux néglige, méprise la raison qui voudrait le diriger, et s'abandonne à ses caprices. Tout moment de la vie est instructif si l'on veut en tirer profit. La-Croix, il se fait tard ; madame, pardonnez si j'ai débité quelque sentence, la critique fut sans cesse ma grande passion. Aimable Caroline, je vous remercie beaucoup de votre obligeante sincérité. La-Croix, vous partez aussi, n'est-ce pas ?

La-Cr. Volontiers, je dois me rendre vers un malade gravement atteint.

Laur. (Je crois avoir perdu la tête). Messieurs, pardonnez l'obstination de ma fille. Je veux espérer que vous ne me priverez pas de l'honneur de votre amitié, que vous n'abandonnerez pas pour cela ma maison ..

La-Cr. Votre docteur ne manquera pas de venir vous visiter.

Mig. Et moi je ne cesserai jamais de vous témoigner mon estime, et surtout pour la sincère Caroline, car je fais grand cas des personnes de mérite. Madame, mademoiselle, je suis votre serviteur (*Après des révérences de part et d'autre, Mignonnet pousse un soupir affecté et dit* : j'ensevelirai ce refus ! *et il part avec le docteur. La-Croix dit tout bas à madame Laurette* : Ce n'est pas ma faute).

(*Madame Laurette les aura accompagnés à la porte ; ensuite toute indignée, se promènera sur la scène*).

SCÈNE X.

Laurette et Caroline.

Laur. Vous ne sortirez plus de la maison, vous n'irez plus à cette maudite fenêtre, je la ferai murer. Refuser un si beau parti ! (*se promenant toujours*).

Car. Beau parti ! un original de cette sorte !

Laur. Lui ! dont le savoir, le bon cœur le font toujours si bien parler! La fille d'un directeur des postes, dont le frère a servi vingt ans sa patrie dans les circonstances les plus graves, n'épousera certainement pas un vagabond, un va-nu-pied, alors adieu l'espérance de rétablir notre famille déchue.

Car. Vous voulez donc réparer notre disgrace par le sacrifice de mon cœur? Que sert un peu d'éducation quand elle est gâtée par des principes insensés. Un morceau de pain, un habit, une cabane suffisent pour une union formée par l'amour, aidée par la paix domestique. J'épouserai Frédéric, jamais un autre.

Laur. Mademoiselle ! quel genre d'éloquence avez-vous aujourd'hui? vous faites un sermon à votre mère comme si j'étais en démence; je ne suis donc plus à ce que je vois votre mère, la maîtresse de la maison, la veuve d'un directeur? Que suis-je donc devenue?

Car. (*En s'approchant de sa mère et cherchant à la caresser*). Vous êtes toujours la même; tout ce que vous désirez, mais... mais...

Laur. Quoi donc?

Car. Laissez-moi épouser mon cher Frédéric.

Laur. Il ne faut pas songer à ce misérable secrétaire.

Car. Vous me ferez mourir!

SCÈNE XI.

Charlotte et les mêmes.

Charl. (*en courant.*) Madame Laurette, un Monsieur m'a demandé si vous étiez à la maison, je l'ai précédé de quelques pas en venant ici pour vous faire une autre commission.

Laur. (Serait-ce quelqu'autre parti?) Charlotte vous reviendrez plus tard pour cette commission; Caroline retirez-vous. (*Charlotte part*).

Car. (Voila la journéé des visites. *Elle rentre dans sa chambre*).

SCÈNE XII.

Charles et la même.

Char. Madame je vous souhaite le bon jour.

Laur. Bien obligé Monsieur, à qui ai-je l'honneur de parler ?

CHAR. Au baron Bremont.

LAUR. (Je comprends, il vient me parler probablement pour son secrétaire.) Je vous prie de vous asseoir. (*Elle avance deux chaises, ils s'asseyent* ; elle dit : on voit que c'est un baron).

CHAR. Vous avez une fille qu'on m'a dit être fort belle?

LAUR. Non pas tant qu'on le dit, mais elle est instruite et honnête.

CHAR. Penseriez vous à la marier?

LAUR. S'il s'offrait quelque parti convenable.

CHAR. A-t-elle une dot?

LAUR. Aucune, car des pertes immenses dans le commerce ont ruiné notre famille.

CHAR. Je m'imagine donc que votre fille n'a pas de grandes prétentions, et que vous désirez bien la voir heureuse?

LAUR. (Je m'étais bien dit qu'il me voulait faire tomber dans le panneau.) Tant de mères accordent leurs filles au premier venu, sans réfléchir sérieusement si dans la suite on pourra honorablement se tirer des engagements d'un mariage, pendant que la maligne société ne manque jamais de critiquer les plus vertueux. Quant à ma fille je pense différemment.

CHAR. (Elle est bien rusée). Je suis en cela de votre avis, et je vous estime; je crois que vous savez que votre fille aime mon secrétaire Frédéric Guglielmi.

LAUR. Je ne le sais que trop, même depuis peu, elle a pour cela refusé son bonheur.

CHAR. Il me semble que vous vous opposez à leurs désirs?

LAUR. Je vous l'avoue franchement, d'abord parce que je ne le connais pas, et puis parce que ce n'est pas avec rien qu'on peut lancer un mariage.

CHAR. Eh bien sachez que ce Frédéric est un jeune homme connu par sa probité, et sa bonne conduite, et qui jouit de ma protection; quand à savoir qui il est, c'est le fils d'un honorable négociant de Milan, qui eût de grands malheurs dans les affaires, mourût dans la misère après avoir payé ses créanciers plutôt que de faire banqueroute frauduleuse. Frédéric me confia sa passion pour votre fille, et comme je sais que l'on souffre quand on ne rend pas amour pour amour, où qu'on ne possède pas l'objet aimé, en récompense de ses bons services pour ma maison je lui double ses appointements, et afin que ses noces marchent plus vite, je lui fais don de 20,000 francs. Consentez-vous maintenant à cette union?

Laur. (Si c'est ainsi, patience!) Monsieur le baron, votre excés de générosité me surprend..., comment pourrais-je m'opposer au bonheur de ma fille?..

Char. N'est-elle pas à la maison?

Laur. Pardonnez Monsieur. Caroline, Caroline.

SCÈNE XIII.

Caroline et les mêmes.

Car. Je suis à vous (*faisant une révérence au baron*). Monsieur je suis votre servante.

Char. J'ai le plaisir de vous admirer; (elle est vraiment belle! mon secrétaire a un bon goût).

Laur. *à Caroline.* Enfin vous serez contente...

Car. Ma mère ne me tourmentez pas davantage.

Laur. J'espère que cette fois au moins vous serez satisfaite.

Car. Cela sera difficile.

Char. Comment difficile? auriez-vous changé d'idée?

Laur. *à Charles.* (Elle ignore qu'on lui parle de Frédéric). Je vous expliquerai. savez-vous qui est ce digne Monsieur?

Car. Je ne le sais pas.

Laur. C'est Monsieur le baron Bremont dont je crois que vous connaissez le secrétaire.

Car. Eh bien!

Laur. Lui même a daigné venir m'assurer de ses talents de son honnêteté.

Car. Donc, (*avec grande hésitation*).

Laur. Il lui double ses appointements et donner 20,000 francs, afin que vos noces se fassent promptement; cela vous suffit!

Car. Ciel! j'aurais un si grand bonheur!.. Vous avez persuadé ma mère... Frédéric sera mon époux! vingt... ah je ne peux pas contenir ma joie, (*elle s'évanouit sur une chaise près d'une des petites tables*).

Laur. Je cours prendre des sels... Pauvre fille.. elle est si sensible... (*à part*).

Char. (*s'avance vers Caroline en disant:* A quelles scènes on est entraîné par l'amour?

(*A ces derniers mots paraît Eloïse sur la porte du milieu, s'arrête un moment s'écriant* :)

SCÈNE XIV.

Eloïse et les mêmes.

El. Ciel! c'est trop vrai.

Char. (Ici ma femme !)

El. (*S'avance en toute colère*). Ne suis-je pas convaincue de votre trahison, indigne époux qui a toute heure du jour me percez l'âme de vos injustes reproches ; avez-vous pensé me rendre la victime de vos caprices, le jouet de la société? Par une bonne âme j'ai été avertie de vos égarements, je ne voulais pas croire que vous fréquentiez cette maison, je voulu m'assurer en personne de votre perfidie.. Marquis d'Arlincourt de ton séjour de paix appelle-moi vers toi, afin de finir mes angoisses et mettre un terme à la honte dont on me couvre !...

Char. (*affectant toujours de la confusion pendant toute la scène.* Qu'elle me croye seulement un infame, la leçon est nécessaire.) Madame votre colère est excessive.

SCÈNE XV.

Laurette et les mêmes.

Laur. Voici ma chère fille. (*Elle aperçoit Eloïse pendant qu'elle donne un flacon à sentir à Caroline.*) Madame puis-je avoir l'honneur de savoir qui vous êtes?

El. La malheureuse épouse d'un homme méprisable, qui traîne une existence près de laquelle la mort est un bonheur.

Laur. Que voulez-vous me dire ?

Char. Accusez votre conduite...

El. La mienne, (*ironiquement*) infâme !

Laur. Madame vous êtes dans l'erreur, je vous prie de respecter ma maison.

El. Cette maison... cette maison, je la ferais démolir jusque dans ses fondements, si je le pouvais, elle m'a ôté la paix.

Laur. Quelle est cette équivoque? Je suis trop offensée et je ne souffrirai pas d'autres insultes.

Char. Vous connaîtrez, plus tard, tous vos torts...

El. Point d'excuses, votre conscience n'arrivera jamais à entendre la voix du remord tant elle est endurcie. L'assassin vole, massacre, mais au moins il risque sa vie, et vous, vous me volez la paix et me percez le cœur impunément ; quel est le plus infâme des deux ?

Char. Eloïse ! Eloïse !

Laur. Madame, c'est assez; je vous le répète encore, respectez ma maison.

El. Je m'y suis trop arrêtée... Baron, songez qu'un jour nous devrons rendre compte de nos actions, et que le Ciel ne vous laissera pas impuni de m'avoir ainsi réduite au désespoir (*Elle fuit*).

Char. Eloïse... écoutez! Ecoutez!...

SCÈNE XVI.

Les mêmes.

Pendant la scène passée on recommande aux acteurs la plus grande attention. Laurette doit alternativement soigner Caroline, et parler à Eloïse. Le baron affecte un grand embarras. Surtout, tout doit aller de la plus grande vitesse. La fin du second acte exige aussi beaucoup d'action et de promptitude.

Laur. Je ne sais plus où je suis. Monsieur, je demande une justification; mon honneur l'exige, celui de ma fille.

Char. Demain, je vous le jure, votre honneur sera réparé. En attendant, il faut que je coure sur les traces de ma femme; sa situation, résultat d'une équivoque, me fait craindre pour sa santé. Demain il y aura les noces de votre fille. (*Il part avec précipitation. Pendant cette scène Laurette aura cherché à ranimer Caroline*).

SCÈNE XVII.

Laurette et Caroline.

Laur. Caroline, Caroline! Pouvait il m'arriver une scène plus gracieuse? Je ne comprends encore rien. Demain la baronne saura ce qu'est madame Mongolfier. Caroline, vous êtes mieux?

Car. (*étant déjà un peu revenue*). Oui ma mère assez bien. Frédéric donc sera mon époux?

Laur. Oui, ma chère (Si rien d'imprévu ne l'empêche).

Car. Le bon monsieur est parti?

Laur. Oui. (Il est heureux qu'elle n'ait rien entendu).

SCÈNE XVIII.

La-Croix, Charlotte et les mêmes.

Charl. Madame, Caroline, par pitié accourez (*avec grande force*).

La-Cr. Mais courez donc!

Laur. Où?

Car. Mon Dieu! Quel malheur y a-t-il?

Laur. Parlez enfin?

La-Cr. J'ai tant couru que je ne peux plus respirer.

Char. Le secrétaire Frédéric et ce petit docteur qui est venu il n'y a guères, se sont provoqués en duel.

Car. Pauvre Frédéric! Courrons le sauver!

Laur. Où sont-ils allés?

Char. Ils sont sortis du café Chinois, et ils vont vers la montée de Montmartre (*Laurette et Caroline se mettent leurs chapeaux et leurs châles, sortent en toute hâte avec Charlotte en disant*) :

Car. Ciel! sauve mon cher Frédéric!

Laur. Oh! journée de romans! (*Elles partent laissant le docteur en action de leur donner le bras*).

SCÈNE XIX.

La-Croix.

Ah! si je pouvais sauver ma peau!... (*se voyant seul*). Elles m'ont quitté!... Je ne recommande plus personne tant que les maladies de cœur et les échauffements de foie seront à la grande mode (*il part à la hate*).



ACTE TROISIÈME.

Salon comme dans le premier acte. Il y aura sur la scène plusieurs malles. La pendule marquera neuf heures et trois quarts.

SCÈNE Ire

Frédéric tout seul.

(*En parlant aux domestiques sur la porte du milieu*). Que les chevaux de poste soient prêts pour dix heures précises avec le grand équipage de la maison. Ayez soin que les malles soient bien placées.(*il s'avance*). Les affaires se sont embrouillées, et je ne sais comment cela finira ; quelquefois il arrive pourtant que le ciel le plus menaçant finit par s'éclaircir sans que l'orage ait éclaté. Je veux donc espérer (*en se promenant*) que cette maison, qui semble l'abri du désespoir, se changera en un séjour de paix et de bonheur. Si je pense à moi ; hier je m'étais attiré une mauvaise affaire ; on doit remercier l'amour que je porte à Caroline, sans cela ce nouveau Rodomont l'aurait payé bien cher. (*Pendant cette scène, les domestiques emportent les malles*).

SCÈNE II.

Fanny et le même.

FAN. Madame la baronne a ordonné qu'une chaise de poste soit prête pour demain matin à six heures.

FRÉD. Savez-vous où elle pense aller?

FAN. A Calais, chez sa tante maternelle.

FRÉD. Madame partira demain matin, monsieur ce soir; cette maison paraîtra le bureau des diligences.

FAN. Qui aurait cru que le baron fut un pareil traître? Peut-on se fier aux hommes ?

FRÉD. Quant à cela, beaucoup de femmes ne sont pas sages.

FAN. Est-ce que vous allez partir avec le baron?

FRÉD. Comme vous avec madame.

FAN. J'en suis bien fâchée...

FRÉD. Et moi aussi (*il soupire*).

FAN. Vraiment (*avec douceur*).

FRÉD. En douteriez-vous?

FAN. Je voudrais bien le croire, mais je n'ose pas.

FRÉD. (Il me semble que cette fille se flatte!) Il faut enfin nous soumettre à notre destinée. Comment se porte la baronne maintenant?

FAN. Elle n'a pas encore cessé de pleurer. Sa santé est en danger et le voyage qu'elle va faire lui portera le dernier coup.

FRÉD. Le baron est aussi très-agité; il doit revenir dans peu. Permettez que je m'occupe, j'ai quelque chose à achever avant de partir (*il s'assied au comptoir*).

FAN. Comme vous voudrez. (C'est bien cruel de ne pouvoir profiter du dernier moment que l'on a avant de se séparer! Ah! je commence aussi à douter de son amour. Les hommes sont tous des menteurs)!

SCÈNE III.

Charles et les mêmes.

FAN. (*regardant le baron, qui s'avance d'un air troublé.* Qu'il est de mauvaise humeur).

CHAR. Fanny, comment est-elle madame?

FAN. Très-mal; je ne la reconnais plus depuis hier, elle me fait pitié.

CHAR. Pourquoi donc la quittez vous? Je ne comprends pas..... dans un état pareil... elle ne doit pas se trouver seule un instant (*Il dit cela d'un ton craintif et mystérieux*).

FAN Je suis venu commander de sa part une chaise de poste pour demain matin à six heures.

CHAR. (Elle veut donc partir aussi). Où va-t-elle?

FAN. Chez une de ses tantes à Calais.

CHAR. (Elle me fuit, me croyant un traître). Qu'elle s'en aille où bon lui semble.

FAN. Pauvre dame! que je la plains.

CHAR. Epargnez-moi vos remarques; allez près de madame, elle a besoin de vous.

FAN. A vos ordres, monsieur. (Il n'a jamais été si troublé !)

SCÈNE IV.

Charles et le même.

CHAR. (*Ils seront en habits de voyage*). Avez-vous encore beaucoup à faire?

FRÉD. (*se levant du bureau*). C'est presque tout en ordre. Que ne vous dois-je pas, mon bienfaiteur! Caroline m'a raconté tout ce que vous avez disposé pour nous. Comment pourrais-je vous en exprimer ma reconnaissance? Mais si vous partez, monsieur?...

CHAR. Si je pars, je pars seul, et vous resterez dans un des appartements pour garder la maison avec votre Caroline.

FRÉD. Jamais je ne vous laisserai partir sans moi!

CHAR. Si Eloïse revenait à elle-même?

FRÉD. Je l'espère; votre innocence vous met à l'abri de son ressentiment, et lui fera connaître lequel des deux est le plus coupable. Les affaires cependant sont allées mieux que je le croyais. J'ai cru d'abord que madame se contenterait de vous voir entrer dans le magasin de madame Mongolfier; elle a même pensé vous y surprendre, et le sort a voulu que vous fussiez tout seul avec Caroline et que celle-ci fut évanouie! Je m'imagine bien ses emportements, mais comment avez-vous pu vous tirer d'affaire?

CHAR. J'ai affecté de me trouver dans le plus grand embarras...

FRÉD. Pour mieux la tromper.... à merveille..... à merveille..... c'est ce qu'il fallait, vraiment.

CHAR. Madame Mongolfier avait perdu la tête..... elle s'était indignée à cause des propos de mon épouse, mais je l'ai appaisée. Maintenant dites-moi comment s'est passé votre affaire avec M. Mignonnet.

FRÉD. Voici. J'étais au café Chinois lisant la gazette, lorsque ce gentil monsieur est entré avec un ami et a commencé à parler ainsi tout près de moi : C'est étrange! je n'ai pas réussi à inspirer de l'amour à la belle Caroline Mongolfier ; moi je l'aurais même épousée, elle me plait infiniment. Ces modistes qui veulent faire les réservées sont en général de grandes coquettes. Pensez, elle m'a sacrifié à un jeune homme italien qui n'a jamais pu mettre les pieds chez elle parce que sa conduite et son origine

sont équivoques. En entendant de pareilles injures, la colère me monte au cerveau ; je m'approche de leur table et leur dit tout bas : De quel droit, monsieur, pouvez-vous mal parler d'une fille honnête et d'un jeune homme honorable que vous ne connaissez pas. Me reconnaissant alors pour l'amant de Caroline, on me répond par toutes sortes d'injures. N'étant pas disposé à les supporter, je l'ai défié. Nous sortîmes du café suivis par une foule de gens et nous étions à peine arrivés à la montée de Monmartre que ce lâche s'était déjà repenti d'avoir accepté le duel. Les amis qui ne me quittèrent pas, et les prières de Caroline et de sa mère, qui accoururent en fondant en larmes, me retinrent et m'empêchèrent de lui faire expier son offense. Je ferai toutefois mes remercîments au docteur La-Croix pour les soins importants qu'il me prodigue partout.

Char. Il faut lui pardonner en faveur de son zèle toutes les bêtises qu'il fait; si je n'appréciais pas son bon cœur, il ne fréquenterait pas ma maison, car je ne me fierais ni à sa science ni à ses talents

Fréd. Devait-il me compromettre ainsi? Laissons désormais mon histoire pour nous occuper de la vôtre.

Char. Oui, la situation de mon épouse mérite tous les égards possibles... Dans peu je lui parlerai, peut-être pour la dernière fois... Je sens que loin d'elle je ne pourrai pas vivre !....

SCÈNE V.

La-Croix et les mêmes.

La-Cr. (*à la porte*). Est-il permis ; est-ce que je ne dérange pas? (Miséricorde! le secrétaire y est aussi! cette fois mes épaules sont bien en danger). Si ma visite, comme à l'ordinaire, vous était inutile.....

Char. La compagnie des gens sensés est toujours agréable... (*ironiquement*).

Fréd. Mais monsieur le docteur n'a pas été bien sensé en recommandant une tête éventée chez des personnes qu'on aurait dû estimer davantage.

La-Cr. (Il faut s'y résigner). Cher monsieur, il arrive souvent qu'on fait quelque chose avec la meilleure intention, et dont le résultat est mauvais. Du reste, la bonne volonté garantit du remord.

Fréd. Il n'est pas assez de savoir une kyrielle de sentences, d'étaler de temps en temps de beaux mots techni-

ques, il ne faut pas non plus se mêler des affaires qui ne nous regardent pas. Vous devez savoir ce qui s'est passé hier, grâce à vous?..

LA-CR. Je le sais, et cela m'afflige extrêmement; mais moi! je n'ai jamais su que vous étiez l'amant de Caroline. Paris est si grand! Votre caractère bouillant n'est pas tout-à-fait louable aussi. La belle chose! On prononce mal deux mots, on doit aller se battre! Une blessure est vite faite, mais il faut bien du temps pour la guérir. Rousseau, dans son fameux traité du contract social désapprouve immensément les duels, et puis ils sont défendus par les lois. Comment pouvez-vous avoir si peu d'estime des meilleurs auteurs et même des lois (Je ne sais pas ce que je dis pour me tirer d'affaire).

CHAR. Vous pouvez, sans vos excuses, remercier l'âme généreuse de mon secrétaire et son amour pour Caroline. Je ne doute pas qu'il ne veuille oublier la faute que vous avez faite.

FRÉD. Pourvu qu'il ne présente plus de partis à Caroline...

LA-CR. Foi d'honnête homme, jamais!

SCÈNE VI.

Pierre et les mêmes.

PIER. Monsieur le baron, l'équipage sera prêt à dix heures.

CHAR. C'est bon.

FRÉD. Faites préparer aussi une chaise pour demain matin à six heures. C'est madame qui l'ordonne.

LA-CR. A ce que je vois, l'un part pour le pôle arctique, et l'autre pour l'antarctique; moi, avec beaucoup de regrets, je resterai à l'équateur.

FRÉD. (Jamais on ne corrigera cet original).

CHAR. *à Frédéric.* Ne perdons pas notre temps; allez vite chez votre fiancée, qu'elle se trouve ici tout à l'heure avec sa mère. Après avoir signé votre contrat, je partirai..... (*Il soupire.*)

FRÉD. *au baron.* Et votre épouse?...

CHAR. Mon épouse!...

FRÉD. Le Ciel vous récompensera...

CHAR. Ne me flattez pas, faites ce que je vous ai dit.

FRÉD. Tout de suite (*Il sort*).

La-Cr. Si vous me permettez, je m'en vais voir comment se porte madame?

Char. Je vous fais mille excuses, elle n'a besoin de rien (*avec impatience*); si ce n'est pas moi qui la guérit, votre science ne suffit pas.

La-Cr. (Il paraît qu'on a introduit la mode que les maris font les médecins). C'est bien sûr que vous devez connaître mieux que moi l'origine de sa maladie, mais...

Char. Cher médecin, laissez moi en repos; vous savez que je dois partir, et parler à ma femme; j'ai plusieurs choses à disposer, nous nous reverrons à mon retour.

La-Cr. (*fâché*). Votre serviteur, baron. (Si on ne m'appelle avec une trombe marine, on ne me verra plus une autre fois. *Il part*).

SCÈNE VII.

Le baron seul.

(Me voilà seul enfin..... (*il se promène*). Quelle situation pour moi..... quelle journée..... elle décide du reste de ma vie..... les moments s'écoulent..... (*il regarde la pendule*). Il est déjà 9 heures et trois quarts; il faut parler à Eloïse... Si elle s'était répentie!..... si elle se persuadait de mon amour! Puissent ces doux rêves se réaliser enfin, ou mon bonheur est perdu à jamais!) Fanny! Fanny!

SCÈNE VIII.

Fanny et le même.

Char. Si madame est en état de sortir de sa chambre, dites-lui que je l'attends ici; avant de nous séparer, je dois lui parler d'affaires importantes.

Fan. Oui, monsieur. (Il paraît ému).

Char. (Quelle agitation s'empare de mon cœur!)

SCÈNE IX.

Le baron s'assied au comptoir et il écrit.

En surplus de la dot qui lui appartient, elle aura douze mille francs de rente par année. Cette donation lui prouve que je n'ai pas voulu me venger de ses torts. Elle vivra ai-

sément. (*Il déploie les papiers, et Eloïse sort de son appartement.* Ah! la voici; elle a bien l'air souffrante!).

SCÈNE X.

Fanny accompagne Eloïse qui se soutient avec peine, la fait asseoir sur le divan, et se retire ensuite.

CHAR. (*En s'approchant doucement d'Eloïse*). Je regrette bien de vous avoir dérangé, madame dans l'état où vous êtes, mais la cause importante de notre séparation m'y a obligé.

EL. Vous avez encore le courage de me parler ainsi? N'êtes vous pas content de m'avoir rendu la victime de vos caprices? Ne sentez vous aucun remord pour tant de crimes?

CHAR. Le remord madame est inséparable du crime, et si vous souffrez dans ce moment je ne souffre pas moins. (*il soupire*). Le plus grand de mes tourments est encore celui d'être indigne de votre pardon. Les chagrins continuels dans la famille m'ont égaré du chemin de la vertu, je l'avoue... Votre indifférence pour moi m'a fait croire que j'avais le droit de devenir infidèle... je le devins... je suis bien coupable... mais pourquoi lorsque je vous adorais n'avez vous pas répondu à mon amour! nous aurions été heureux?... Tous mes soins n'ont pas corrigé vos défauts, et moi désespéré de votre cruelle obstination, je me rendis plus coupable que vous.

EL. A présent je suis la fable de la société, accablée de honte, vous me faites mourir de douleur.

CHAR. Non Eloïse vous ne mourez pas pour moi; loin de celui qui vous a trahie vous serez moins malheureuse. Votre cœur n'était pas fait pour m'aimer, je n'étais qu'un supplice pour vous. Mon amour vous a causé autant de tourments que mon infidélité vous apporte de désolation. Quand je ne vous tourmenterai plus de ma présence, vous penserez peut-être à moi avec moins d'aversion; vous serez moins à plaindre loin de moi, et votre tante de Calais pourra peut-être soulager vos peines! Je vais partir pour l'Italie, (*elle commence à pleurer*) sous un ciel différent nous aurons peut-être un bonheur dont nous n'avons pas joui sous un même toit. Je vous prie d'accepter cette donation qui vous assure une position aisée? (*il lui présente un papier*).

EL. Je vous en remercie, je n'en ai pas besoin.

CHAR. (*avec douceur*). Acceptez la je vous en supplie! (*elle refuse encore, et le baron la pose sur la table*). Avant de partir je vous demande deux grâces.

EL. Des grâces!

CHAR. Oui Eloïse! Promettez-moi qu'un jour vous pardonnerez ma faute, et donnez-moi votre portrait.

EL. (*toute émue*). Du pardon hélas! j'en ai aussi besoin; que feriez-vous de mon portrait?

CHAR. (*avec tendresse*). Votre image chérie adoucira ma solitude; en le regardant je me croirai encore près de vous, je m'imaginerai que vous pensez à moi, Je me dirai souvent voila mon Eloïse que j'ai trahie, mais elle ne m'aimait pas.

EL. Charles cessez! je vous en conjure. (*elle pleure*) Serais-je si malheureuse si je ne vous aimais pas? (*dans ce moment on entend le bruit d'une voiture*).

SCÈNE X.

Pierre et les mêmes.

PIER. Monsieur l'équipage est prêt.

CHAR. Tout à l'heure. (*à Pierre*) Mettez ce paquet dans une des poches de la voiture, (*il lui donne un paquet qui était sur le conptoir, Pierre part*). Vous êtes malheureuse parce que vous m'aimez, (*la baronne s'assied s'appuyant à la table*), le serions nous tous les deux si vous m'en aviez donné des preuves? Serais-je un infidèle, un traître si vous ne m'aviez pas repoussé de vous? Nous aurions été si heureux ensemble! nous sommes au contraire bien à plaindre! (*avec beaucoup d'émotion en lui prenant la main et l'embrassant*) Eloïse!.. (*la pendule aura sonné 10 heures*), ma chèrie Eloïse je vous quitte... vous m'enverrez votre portrait à Milan, (*il pleure et à l'air de sortir*).

EL. (*se jettant à ses genoux*). Charles par pitié ne m'abandonnez pas encore. Vous m'avez demandé pardon. Je me reconnais aussi coupable (*entrecoupée de sanglots*) plus coupable que vous... c'est moi qui suis la cause de notre malheur... non je ne vous laisserai pas partir...

CHAR. Vous pleurez.

EL. Ces larmes sont celles du repentir!

CHAR. (*en la serrant dans ses bras*). Venez donc mon épouse chérie, venez dans mes bras, vous avez assez souffert, que nos larmes ne soient plus que de tendresse!

EL Hélas pour moi qui ai une rivale, y aura-t-il encore du bonheur?

Char. (*en souriant*). Vous n'en avez point de rivale.

El. Que me dites vous donc après ce que j'ai vu ?

Char. Vous avez vu l'amante de mon secrétaire évanouie de joie, parce que j'avais persuadé sa mère de consentir à leurs noces ; ils vont venir tout-à-l'heure ici stipuler le contrat.

El. Comment est-ce possible ? l'infâme, le traître, c'est le secrétaire qui vous a accusé auprès de moi.

Char. (*en riant*). Je le sais bien. C'est lui qui fut le dépositaire des secrets de mon cœur, et il vous a trompée d'après mon consentement.

El. Pourquoi me laisser tant souffrir?

Char. Pour t'apprendre ma chère Eloïse les terribles conséquences qui auraient pu résulter de ta conduite, si une fois je m'étais lassé de supporter ton caractère indifférent.

El. (*se jettant à son cou*). Oh mon époux ! mon digne époux. Suis-je donc la seule coupable ? (*elle pleure*) me pardonnes-tu Charles ?

Char. (*en l'embrassant de nouveau*). N'en parlons plus. Ce moment de bonheur me récompense de toutes les peines que j'ai endurées.

El. Charles ! mon ami ! que ne t'ai-je point aimé toujours comme tu le mérites ! Quel bonheur je ressens dans cet instant. (*Elle l'embrasse encore*).

SCÈNE XII.

Fanny, Pierre, Frédéric, Laurette, Caroline, s'arrêtant sur la porte du milieu, et les mêmes.

Fréd. (Les voila embrassés ! Quel bonheur !) Pierre allez vite donner les ordres (*il s'avance*). Victoire, victoire à ce qu'il me semble, nous voici à vos ordres monsieur le baron.

Char. Vous venez à propos.

Laur Monsieur le baron et madame je vous présente mes respects.

Car. Votre rivale vous fait ses compliments.

Char. (*en souriant*). Il faut bien que tu penses à réparer l'honneur de ces dames.

El. Je vous prie bien de m'excuser, ce n'était pas dans mon intention de juger si mal de vous, on m'a trompée.

Laur. Il ne s'agissait rien moins que de démolir la maison Mongolfier (*en riant*).

Char. A nous mes amis. Le notaire va venir pour le contrat de vos noces (*Il donne un papier à Caroline*). Voilà votre dot, donnez vous la main en attendant.

Car. Mon bienfaiteur!

Laur. J'ai toujours dit avec raison que la fille d'un directeur devait faire un bon mariage!

Fan. (Et moi qui espérait tant! c'est à mon tour à pleurer, adieu mon joli secrétaire!).

SCÈNE DERNIÈRE

La-Croix en dedans et les mêmes.

La-Cr. Donc on ne part plus, on ne part plus (*il entre*). Vous avez fait la paix! C'est bien; le secrétaire se marie avec la belle Caroline... Pierre m'a tout conté. Secrétaire, vous avez obtenu plus de prodiges dans cette maison que n'en font ma rhubarbe et mon séné avec mes malades..... Baron, vous m'avouerez aussi que quoique mes visites aient été quelquefois importantes, vos cœurs se sont guéris avec le plus heureux succès, sans ordonnance.

Char. Oui; docteur, parce que la raison a voulu son triomphe. (*On entend de la musique en dedans de la scène*). Qu'y a-t-il?

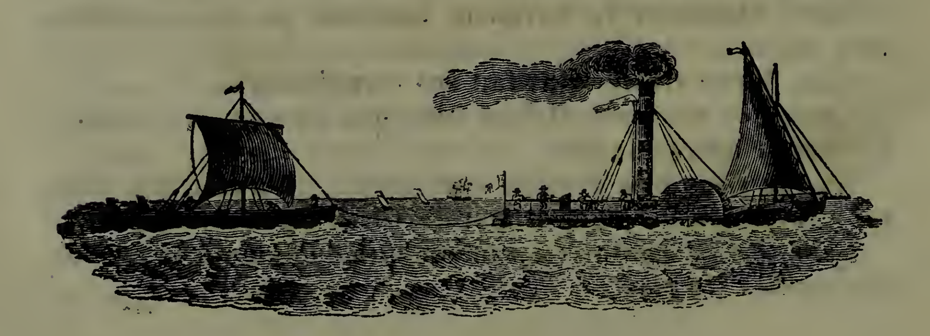
Fréd. Certain du bon résultat de cette leçon, j'avais préparé une sérénade dans le jardin pour fêter votre réconciliation.

Char. Vous êtes toujours si prévenant!

El. Cette leçon sera gravée à jamais dans ma mémoire.

Fréd. Comprends-tu, Caroline, ce n'est pas assez de se garder une fidélité réciproque pour assurer le bonheur d'un mariage, mais **il faut savoir s'avoir s'aimer.** (*La musique jouera de nouveau lorsque la toile tombe*).

FIN.



ERRATA.

Fanny, femme de chambre (oubliée au nombre des personnages).

Page 22, ligne 42, *au lieu de* bisaieul, *lisez* : bisaïeul.
Page 22, dernière ligne, *au lieu de* prte, *lisez :* porte.
Page 26, ligne 28, *au lieu de* prouvre, *lisez :* prouve.
Page 26, ligne 33, *au lieu de* à vers *lisez* : à
Page 27, lignes 11-12, *au lieu de* position, *lisez :* proposition.
Page 31, ligne 27, *au lieu de* donner, *lisez :* donne.





TOUR DE PISE.